

PARUTION IMPROMPTUE

n° 3

Stone de nature

C'est sans doute la beauté de l'automne qui fait cet effet. L'esprit flotte, le cœur se dore de lumière ambrée et l'âme sourit, heureuse d'être incarnée dans un corps qui peut se promener dans la nature et la combler de sensations. Pour tout dire, la tête se vide et la plume reste endormie sur la table. Le bain de nature ramène à l'ère de la perception où les humains connaissaient le nom de chacun de leurs moutons à défaut de savoir compter. Ils savaient chaque tournant de ruisseaux, de rivières, chaque pente de montagnes puisqu'ils n'avaient pas de cartes géographiques. Ils étaient dans le paysage et le paysage les animait.

Dans l'enfermement de nos villes, malgré les parcs et autres bosquets, il devient difficile de faire un bain de nature. Il faut prendre un transport quelconque pour chercher le site où la nature règne. Une fois trouvé, on espère que la foule de nos congénères

y sera dispersée, pour ne pas dire inexistante. C'est rare, mais ça arrive. On en pro-

fite alors jusqu'aux yeux.

Avant les pins couvraient les collines jusqu'à la rivière. Tapis d'aiguilles, parfum de résine, cocottes en tous genres. Sous un ciel azur, la rivière devenait marine. Elle le devient encore aujourd'hui, comme durant ces derniers jours pleins de soleil. Il reste au moins ça.

La nostalgie appelle en septembre, avec ses odeurs de gomme à effacer, de cahiers neufs, de pelures de crayons à mine frais aiguisés. Et le chant des bernaches qui s'envolent en flèche dans le haut des airs.

F

Lire les Inédites se fait un plaisir de partager quelques-uns de ses écrits avec vous!

Renifler

Cassonnade est assis sur le balcon. Je l'observe. Il renifle presque imperceptiblement. Des phénomènes pour moi invisibles requièrent son attention et son air étrange me persuade qu'il est en train de les décoder. Il ne me viendra pas à l'idée de traiter mon chat de « compliqué » pour s'être concentré sur ce qui m'échappe. Sa discrétion doit jouer en sa faveur.

Fils me faisait remarquer il y a quelques mois que, comme le chat, il m'arrive de tourner brusquement la tête en me redressant net quand certains « bruits » me parviennent et d'oublier ce que je faisais. Une ribambelle d'imitations grotesques s'ensuivit. On a bien rigolé de ma drôle de tête!

Depuis, quand cela se produit, il cherche à me « calmer » comme si je souffrais d'un excès de nervosité. Après réflexion, j'ai pu lui expliquer que tous les bruits ne me tiennent pas ainsi en suspens, que, dans ces cas-là, je guette ce qui a débusqué à l'improviste. Ces petites irruptions m'importent. L'extraverti embarrassé oubliera, il a d'autres chats à fouetter. Et Fils d'ajouter non sans une affectueuse ironie : « Tu peux pas être normale de temps en temps? » Il a déjà compris. Au risque de ne pas paraître « sexy », « normale » ou « sociable », elle préfère laisser son âme renifler librement!

Cargo

F

Firebird

Les carrosses ont bien changé. Les crapauds aussi. Difficiles de les trouver pour les embrasser. La magie quitte le monde comme le roi Arthur disparu dans les brumes d'Avalon. Quelle tristesse. Il n'y en a plus que pour l'apparence, le rendement et la performance, comptés en nombre de clics et de pouces levés.

Se laisse-t-on encore éblouir par la beauté masculine? Ces temps-ci, c'est sûr, les êtres en tous genres réclament leur place, leur visibilité. Tout est dans la nature, dit-on.

En ces temps dits modernes, où barbaries idéologiques et sectaires sont recyclés au goût du jour, ça donne un choc quand un crapaud sous couvert de prince d'Écosse surgit soudain dans son oiseau de feu aux couleurs de la nuit parée d'étoiles.

À sa vue, les pupilles se dilatent, la rougeur monte aux joues, le cœur bat la chamade, la moiteur s'empare des mains, le souffle est court et le reste s'embrase.

Quand le soleil illumine sa chevelure d'or, alors que les grands peupliers font de l'ombre à sa monture, on se précipite dehors pour l'embrasser, car, ce qui importe n'est-ce pas, c'est de retrouver son crapaud adoré.

L'espace-rêves

Nous marchons sur la Terre avec nos chaussures adaptées aux cultures, aux climats et aux activités. Sur la lune, chaque pas est compté et nous dépendons d'un précieux attirail. La nuit, pieds nus, en position couchée, nous marchons dans l'Espace des rêves. Et ce phénomène insolite du plus grand intérêt passe pour ainsi dire inaperçu. Voilà une matière de peu de réflexion pour le commun des mortels, les rêves. Même le mot flotte comme une illusion gardée par de puissantes chimères.

Les rêves, nous les balayons du revers de la paupière comme les résidus immatures de notre quotidien et le jour se charge de les aspirer dans son tourbillon. Peut-être attendons-nous la venue d'un extraterrestre qui les considère pour vouloir l'imiter. Quand nos paupières se ferment sur le monde extérieur, doublement baigné d'obscurité, le voile de Psyché s'entrouvre sur les expirations et nous entrevoyons ses plans.

Nous marchons dans nos rêves, certes, mais sur quoi exactement? Difficile à dire... C'est un terrain que je ne qualifierai pas de glissant, car je n'en connais pas la matière; elle échappe à nos instruments d'observation et de mesure. Nous y glissons cependant d'un lieu à un autre plus aisément encore que nous le faisons sur la glace ou dans l'eau. Les rêves, néanmoins, sont consistants au-delà du paradoxe.

Tous les humains, nonobstant leur situation socioéconomique, sont à la fois les dépositaires de leurs rêves et des générateurs. Ce qui nous visite la nuit nous habite à proprement par-

ler. Si nous pouvions regarder un tant soit peu, quelquefois écrire ce qui s'y dit et s'y passe pour ne pas oublier, méditer longtemps les rencontres, les situations, les images et les paroles sorties tout droit de cet espace-là ... qui sait ce qui pourrait se produire.

Qui n'a jamais senti les émanations troublantes d'un rêve au réveil? Un ressenti désagréable, inquiétant, ou un profond contentement, une joie à nulle autre pareille? Ils nous soumettent, les rêves, ils nous envoûtent, puis ils se volatilisent à moins que la peur de l'inconnu qui nous tenaille ne les éclipse en premier. Parfois, c'est l'alarme du réveille-matin qui les fait fuir comme Cendrillon aux douze coups de minuit. Mais si l'on daigne regarder en soi, on constate rapidement qu'il n'y a pas moins d'inconnus à rencontrer et de découvertes à faire que dans l'infini entrevu ou imaginé du Cosmos.

Nous nous préoccupons beaucoup des chaussures avec lesquelles nous marchons. Nous nous intéressons à nos pieds quand ils nous font souffrir et rarement parce que nous les trouvons dignes d'intérêt, spéciaux et curieux au moins autant que ceux des animaux ou des créatures imaginaires que nous inventons. Dommage. Alors imaginez nos rêves! Quand un rêve nous laisse maussades, perplexes ou préoccupés au réveil ou que l'un de ses figurants nous parle pour la première fois, que devrions-nous comprendre? Qu'il se passe en nous quelque chose que nous pourrions savoir? Que nous avons mal à l'âme?

Cargo

Découvrez

lirelesinedites.com !

Avec le temps...

Avec le temps, comme dit Léo... Ce n'est pas qu'on n'aime plus, on aime différemment. Les tisons sont passés, les pointes acérées émoussées, la ou les passions forment la fibre des souvenirs.

Non, ce n'est pas triste. Au contraire, le cœur va mieux, ses écorchures s'adoucissent. La mémoire des frissons, des ébats, des aveux fait doucement sourire.

La vie est, ou peut l'être, un riche bouquet d'expériences, une récolte de sensations, de sentiments, de pensées, de rêves et d'imaginaires, qui procurent textures, reliefs, beautés.

Même les zones d'ombre, les regrets, les j'aurais dû, pu, les si j'avais su, pu,

les erreurs, les mésententes, les rages et les peurs. Même jusqu'à la trahison, griffe cruelle et inoubliable, même elle, avec le temps, s'atténue.

Et on est content d'avoir vécu.

On est content d'avoir aimé.

On aime encore, les yeux, le cœur, ouverts. Simplement, les cicatrices apparentes.

F

